

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 43

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

aimer pour le bonheur d'aimer, se créant en ce bas monde leur ciel à deux.

Tels étaient Paul Fernel et Isabelle Bordot, le plus ravissant couple d'amoureux qui eût révélé avec foi la conquête du bonheur.

Ils étaient millionnaires de ces richesses que nulle n'égale, n'achète, ni ne remplace : la beauté rayonnante, la jeunesse triomphante comme un soleil montant, l'avenir plein de promesses, délicieuse corne d'abondance, épandant des fleurs à profusion.

Ils étaient de ceux pour qui l'espérance a force de conviction.

Ils avaient surtout une foi absolue, éternelle : l'amour. Ils vivaient, ils s'aimaient !

En eux chantait au même diapason le concert éternel et divin, l'inénarrable opéra du printemps humain, des vingt ans et des dix-huit ans.

Dès la première enfance, ils s'étaient connus ; le monde, c'était leur amour, et cela n'avait pas d'âge. Ils s'étaient toujours aimés.

Leurs familles étaient amies, quelque peu alliées, ils s'étaient rencontrés presque journalement, partageant leurs jeux, leurs émotions d'enfants, grandissant côté à côté, Paul et Virginie de la civilisation citadine.

Et cette affection innée, perdue dans leur passé puéril, avait cru avec eux, dans la lente et imperceptible transition de leur développement.

Le temps des études, les séparations nécessaires, étaient loin d'avoir amené l'indifférence et l'oubli. Les vacances, de l'une à l'autre attendues, les ramenaient plus heureux et plus impatients, sans interrompre leur prime familiarité, à laquelle les parents semblaient être accoutumés comme eux, inattentifs aux progrès de l'âge.

Et l'amour, le grand amour était né ainsi, au jour le jour, fondé sur l'éternelle amitié, sans l'éclat du légendaire et providentiel coup de foudre, qui d'ordinaire, entre deux inconnus, est une soudaine révélation.

Leurs cœurs, en se donnant à mesure, en étaient arrivés à se donner sans mesure, à s'ouvrir sans réticence, sans contrainte et sans surprise, préparés par la gradation des tendres sous-entendus, des paroles banales, par les intentions soulignées des regards, par les attentions empressées et révélatrices.

Ils s'aimaient comme ils respiraient, tout naturellement, ne se demandant pas si autrement eût pu être la vie.

Cependant, ils devaient en venir à se préoccuper, à s'entretenir ouvertement entre eux de leurs projets d'avenir. Et leur beau ciel devait se troubler.

Un obstacle, jusque-là inaperçu, se présentait tout à coup à l'esprit du jeune homme, barrière brutale se dressant inaccessible devant son amour.

Dans celle qu'il aimait il n'avait vu que l'aimée et l'aimante, et cette vision lui avait paru être la base triomphante de leur commune destinée.

Puis, devant le projet de réalisation de son rêve, il en était venu à songer aux questions pratiques, à l'accord, aux convenances des deux familles, et il avait fait cette tardive constatation de l'énorme défaut de son idole : elle était trop riche !

Et comme il lui exprimait ses craintes, ses regrets de leur disproportion de fortune :

— Trop riche !... répondit-elle gaiement. Voilà bien, en vérité, un défaut capital ! Ne

sommes nous pas également riches de cœur ? C'est la seule fortune que je reconnaissais ! En dehors de celle-là je n'admetts pas de comparaison.

— Entre nous, je le sais, chère Isabelle ; notre amour est au-dessus de tout cela, et je n'ai aucune hésitation à admettre ton désintéressement personnel.

Dans l'intimité, ils en étaient revenus à l'emploi du doux pronom, comme aux jours de leur enfance.

— Mais, ajoutait-il, je redoute les hésitations, le refus possible de tes parents.

— Ils ne sont dénués ni de cœur ni de bon sens. Ils aiment leur unique enfant ; et tu n'es pas pour eux un étranger, mon Paul. Ils savent t'apprécier. Ils savent que ton intelligence, ta situation à venir vaut la leur. Ils savent par expérience que la fortune peut s'acquérir par le talent et par le travail.

— Ecoute, ma Bien-Aimée, je n'accuse pas tes parents, mais leur cœur et leur intelligence leur montreront ton avenir d'une façon opposée à nos sentiments. Sous prétexte de sagesse et d'expérience, ils peuvent se servir de toute autre balance que de la nôtre. Pour eux, les convenances et les chiffres doivent l'emporter totalement sur une inclination qu'ils ne voient pas par les mêmes yeux que nous. Excepté pour les vrais aimants, tout mariage est plus ou moins une affaire, hélas !

— Une affaire ! Oh ! le gros vilain mot !.. Non, ils ne feront jamais, de mon mariage, « une affaire. »

— Soit... pas à proprement parler une affaire ; je retire ce mot un peu brutal ; mais ils se diront, comme tous, que l'égalité de fortune n'exclut pas les autres qualités d'un prétendant, et que le choix te sera avantageusement réservé...

— Non ! plus maintenant ! tu le sais bien...

— Mais ils entreprendront plus ou moins de te le persuader. D'ailleurs, j'admetts très bien en eux un certain culte de l'argent, laborieusement conquis dans leur carrière industrielle. Je ne suis pas de ceux qui méprisent et ridiculisent aveuglément ce sentiment bourgeois. Je respecte en eux cette jouissance de la fortune honorablement et vaillamment acquise. Je m'incline devant la noblesse du travail, devant le succès dû aux plus louables efforts. C'est pourquoi je crains que ces vainqueurs des batailles de la vie ne voient une capitulation, une dérogation dans une alliance trop inégale et relativement ingrate.

— Oh ! cette tirade ! bon Dieu, comme tu encenses la fortune !

— Oui... pour être juste à l'endroit de tes parents. Mais si j'admetts en eux ce sentiment, je n'en ai pas moins cette autre appréhension d'être soupçonné de subir le prestige d'une dot enviable, non moins que les charmes de la riche héritière.

— Enfin, pour conclure, le noeud gordien est de mon côté ; c'est à moi de le trancher, je le trancherai !

(A suivre).

La mort presque instantanée du maréchal de Mac-Mahon et de Ch. Gounod a inspiré la muse attristée de Blanche-cotte, qui a adressé, à cette occasion, au *Gaulois*, ces vers magnifiques :

MADAME LA MORT

Et Madame la Mort, qu'on n'avait point comptée,
Au travers des *Gatas* s'est soi-même invitée;
Et c'est d'un très grand air, en très grand appareil,
Que la reine du monde arrive en plein soleil
Et frappe d'un coup double au milieu de la fête,
Pour relever l'éclat et visant à la tête,
Deux fronts très hauts, très purs, ceints tous deux de larmes,
L'artiste illustre après un illustre guerrier.
[rier]
L'impeccable soldat, le maréchal stoïque
Est frappé le premier — c'est son droit héroïque —
L'autre tombe à son tour, son pas suivant le sien,
Le charmeur de génie et doux musicien.
Ainsi s'en vont ensemble, alliance touchante,
Celui qui fait la gloire et celui qui la chante;
Et Madame la Mort triomphe en son orgueil :
Le drapeau de la France est cravaté de deuil.

On émochon.

Lè bravès dzeins d'on bio veladzo
dão canton, que vivont ein pé, ont z'u
'na rude émochon y'a on part dè temps.
On dévai lo né, qu'on vegnâi d'ariâ et
dè gouvernâ, vouaïque tot per on coup
qu'on oût dâi débordenâiès dão tonnerre
dein lè tsamps.

— Mâ que dâo diablio est-te cein ? se
sè diont lè dzeins. La tsasse n'est pas
onco à ouverte, et pi d'ailieu lè tsachâo
ne dussant pas teri on iadzou que lou
sélao est mussi : n'ia min dè noce per-
quie ; lou rasseimblémeint ne sè fâ pas
pè châotré sti an ; se bâyi quoui fâ ci
détertin ? faut allâ vairè.

Adon on part dè citoyeins modont po
savâi que l'irè ; mâ ne sont pas petout
frou dâo veladzo que vayont on lulu,
on pétâiru à la man, que tracivè cou-
meint on possédâ ein fâseint dâi châuts
que lè petits passâvont lè gros et ein
s'émotselieint la frimousse avoué l'autra
man.

Quoui dâo diablio cein poive-te bin
étrè ? Eh bin, vaitsé l'afférè :

A midzo, tandi qu'on medzivè la
soupa tsi on bon pâysan, lo maîtrè fâ à
sè dzeins :

— Foudrài prâo allâ frecassi lou nid
dè vouipès qu'est lâo tsamp dè Tsau-
vin, po que clliâo guieusès dè bîtès ne
no z'eimbétéyant pas quand on âodrà à
la tserri !

L'est bon.

On farce qu'êtai quie sè met à derè :

— Lâi foudrài allâ avoué on vettreli.

— Vâi, ma fâi, se repond on lulu que
n'avâi pas einveintâ la pudra, mâ que
savâi einfatâ onna cartouche dein on
fusi.

— Eh bin va lâi sta né, se lâi font lè
z'autro, po rirè.

Dévai lo né, mon gaillâ va dépeindrè
on vettreli, preind on part dè cartou-
chès et tracè lâo tsamp. Sè branquè
contrè lo nid, et ne lo manquè pas.
Quand lè vouipès ont cheintu cé treim-
bliement dè terra et que l'ont vu on
eimpâtiâ dè lâo nid s'escarbouilli, l'ont
criâ : « Aux armes, la garde ! » et sein
derè : « Qui vive ! » l'ont einvortolhi
lo gaillâ que n'a z'u què couâite dè dé-